

PLAISIR ET ASCÉTISME

L'ASCÉTISME EST-IL LE CONTRAIRE DE LA RECHERCHE DU PLAISIR ?

1. Considérations préliminaires

« On voit aisément ici que le plaisir ou le déplaisir, parce qu'ils ne sont pas des modes de connaissance, ne peuvent aucunement être définis en eux-mêmes, et qu'ils réclament d'être ressentis, mais non pas compris ; et qu'en conséquence on ne peut les définir, de façon bien pauvre, que par l'influence qu'une représentation exerce au moyen de ce sentiment sur l'activité des facultés de l'esprit ».

Kant E., *Critique du jugement*, GF, Paris, 2015.

« Le bien et le mal, dit le bouddhiste, l'un et l'autre sont des entraves : l'homme parfait se rend maître de l'un et de l'autre »... « L'action et l'omission, dit le croyant des Vedântas, ne lui cause aucune douleur ; en vrai sage, il secoue loin de lui le bien et le mal : aucun fait ne trouble plus son royaume ; le bien et le mal, il les a franchis tous deux ».

Nietzsche F., *Œuvres*, Laffont, Paris, 2009, II, p. 866.

2. Commençons par repérer quelques caractéristiques qui rapprochent le plaisir et la douleur et aussi quelques autres par lesquelles ils s'éloignent et qui nous serviront pour comprendre l'ascétisme dans sa diversité

Il existe quelques caractéristiques communes ou symétriques du plaisir et de la douleur. Toutefois les différences sautent aux yeux.

« Ce qui est nécessairement un plaisir, une joie en soi-même, s'aime soi-même et s'aime avec raison. Si tu lui reproches de s'aimer, tu lui reproches d'être. Être signifie s'affirmer, se confirmer, s'aimer ; celui pour qui la vie est pesante s'ôte la vie ... » (p. 187).

Feuerbach L., *L'essence du christianisme*, Tel Gallimard, Paris, 1968, p. 187.

« Toute joie est confirmation de soi, tout plaisir est manifestation de force, est énergie ».

Feuerbach L., *L'essence du christianisme*, p. 487.

« Au sens terrestre, on travaille - et ensuite on reçoit le salaire, ou si on ne le touche pas, on en a pourtant besoin ; parce que le travail est, au sens terrestre, ce qui consume, et le salaire ce qui nourrit. Mais au sens chrétien, travailler est nourriture, comme dit le Christ : ma nourriture est de faire la volonté de mon père [Jean, IV, 34]. Donc ce n'est pas : plus je fais la volonté de mon père, plus je suis fatigué et comme affamé de salaire, mais plus je suis rassasié. Ici aussi c'est vrai que l'appétit vient en mangeant ».

Kierkegaard S., *Journal*, Extraits, trad. K. Ferlov et J.J. Gâteau, Paris, NRF-Gallimard, 1941, vol. II (1846-1849), p. 342.

3. Ce point a vivement intéressé Bentham qui voit ici un risque pour le religieux de basculer dans l'ascétisme alors qu'il n'est pas, à ses yeux, une fatalité pour le religieux.

« EUDEMONIQUE (d'un mot grec qui signifie l'œuvre d'un bon génie, et par suite de la *félicité*) est un nom englobant qui s'applique à l'ART et à la SCIENCE en général, et par suite à chacune des branches d'Art et de Science, considérées comme conduisant au BIEN-ETRE ; dont l'ETRE fait évidemment partie. Il a pour *objet*, comme ci-dessus l'existence des créatures

sensibles dans un état où elles puissent en jouir ; et pour sujets les ETRES c'est-à-dire les créatures en général considérées comme étant, pour quelques-unes d'entre elles, des *réceptacles* ou des *sièges*, pour toutes des *sources* ou des *instruments*, dont la modalité particulière, pour autant qu'on la considère comme un *Art* peut s'appeler, comme ci-dessus, *Eudémonique* ; dans ce dernier cas, pour autant qu'on la considère sous les traits d'une science, on peut l'appeler ONTOLOGIE ».

Bentham J., *Chrestomathia*, L'Unebévée, Paris, Table.

« Jésus n'était pas un ascète, mais ses disciples qui renchérisaient sur sa doctrine le furent. Ils détestaient la chair et le monde au même titre que le diable ».

Bentham J., p. 106.

L'ascétisme comme tartufferie destinée à s'emparer des esprits.

« Directement hostile [à l'utilitarisme] : ascétisme » (*Les ressorts de l'action*, L'Unebévée, Paris, p. 70). Il dira aussi que, non seulement l'opposition de l'ascétisme au plaisir et au bonheur est « directe », mais qu'elle est « déclarée » (p. 93). « L'ascétisme est destructeur de bonheur ou lui fait obstacle et ceux qui le préconisent sont les adversaires du bonheur » (p. 78).

On découvre un registre nouveau lorsque Bentham accuse « ceux qui préconisent l'ascétisme » de le faire en paroles mais de ne pas agir conformément à leurs discours :

« Dire : « Je réfère la vertu au bonheur » est aussi facile à dire que le contraire. Mais personne d'autre [que moi] ne se soumet à une telle formule ».

« Supposez que l'on énonce le précepte : « Préférez la vertu au bonheur » et même qu'il produise de l'effet. On concède qu'il puisse produire de la vertu. Mais s'il en est ainsi, ce n'est pas par des moyens tels qu'ils produisent un sacrifice intentionnel du bonheur à la vertu » (p. 89).

« Nul n'embrasse, dit-il p. 94, le principe ascétique par la voie du raisonnement, mais on ne le fait que par l'imagination - et cette voie s'oppose directement à celle de la raison : ainsi, on peut rigoureusement la qualifier d'*anti-rationnelle* ».

L'ascétisme « exige de ses adhérents de laisser le plaisir pour la souffrance, sans espérance d'un avantage supérieur sous quelque forme que ce soit, c'est-à-dire, dans chaque cas, en tenant compte des conséquences qui pourraient en résulter » (p. 93-94). L'accusation de tromperie est délibérée dans la page 121, où il parle de « la folie de l'ascète, de sa maltraitance envers lui-même, et par là de son manque de probité envers les autres ; par exemple, quand il s'efforce, par intimidation ou par tromperie, de les engager à sacrifier les éléments de bonheur qui sont en leur propre pouvoir ».

4. Feuerbach ira très loin dans la formulation de l'ascétisme qui devient, sous sa plume, non plus une abstention de plaisir ou la volonté que les autres s'en abstiennent, mais ce qui apparaît comme un dévoiement pervers – en particulier chez Luther : « Il vaut mieux souffrir le mal que faire le bien » (p. 186).

« Cette vie [terrestre] ne perd pas seulement toute sa valeur pour celui qui croit en une vie céleste éternelle » ; la dynamique est celle-ci : « La croyance à la vie céleste EST la croyance à la nullité et à l'absence de valeur de cette vie ».

L'essence du christianisme [1841], Tel, Gallimard, Paris, 1968, p. 302.

Le sexe est une horreur ; le mariage est un péché (p. 306).

Le mariage est encore le meilleur remède à la fornication (p. 488)

Le célibat vaut mieux que le mariage (p. 309).

« Tout ce qui naît d'un père et d'une mère est pécheur, tombe sous la colère et la malédiction divines, et est condamné à mort » ; seul ce qui est né d'une vierge est véritablement vivant (p. 486)¹. Tout cela assorti de la misogynie ordinaire [« L'homme est né de la femme donc avec le péché » (p. 486)]. Mais, « dans la mesure où la vie religieuse restaure finalement ce qu'elle abolit initialement, la vie de l'au-delà n'étant donc finalement que la restauration de la vie d'ici-bas, il s'ensuit par conséquent que le sexe doit nécessairement être restauré » (p. 311, note 35).

« Le salut [chrétien] n'est pas un bonheur et un bien mondain, terrestre. Au contraire, les chrétiens les plus profonds, les plus authentiques, ont dit que le bonheur terrestre détourne l'homme de Dieu, alors qu'au contraire le malheur, la souffrance, les maladies le ramènent à Dieu et sont donc les seuls qui conviennent aux chrétiens. Pourquoi ? Parce que, dans le malheur, il ne se rapporte qu'à ce qui est nécessaire, dans le malheur, l'homme ressent Dieu comme un besoin. Le plaisir, la joie sont cause d'expansion pour l'homme ; le malheur, la douleur le font se contracter - dans la douleur, l'homme nie la vérité du monde ; toutes les choses qui enchantent l'imagination de l'artiste et la raison du penseur perdent pour lui leur intérêt et leur puissance ; et il s'abîme en lui-même dans ses sentiments » (p. 331).

« Quiconque a jamais bâti un « nouveau ciel », en quelque époque que ce soit, n'a trouvé la puissance nécessaire à cela que dans son propre enfer ».

Nietzsche F., *La généalogie de la morale*, in *Œuvres*, R. Laffont, 2009, II, 852.

5. La négation de la volonté de vivre selon Schopenhauer.

« C'est peut-être pour la première fois ici même que, sous forme abstraite, sans aucun mythe auxiliaire, l'essence profonde de la sainteté, de l'abnégation, de la guerre à mort faite à l'égoïsme, de l'ascétisme enfin, aura été traduite en ces termes : la négation de la Volonté de vivre, négation où la Volonté arrive quand une connaissance entière de toute son essence opère sur elle comme un sédatif de la volition ».

Schopenhauer A., schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf, p. 570. [1818].

« Celui qui voit au-delà du principe d'individuation, qui connaît l'essence des choses en soi et par suite embrasse l'ensemble, celui-là [...] se voit lui-même à la fois dans toutes les places, et il se retire du cercle. – Sa volonté se replie ; elle n'affirme plus son essence, représentée dans le miroir du phénomène ; elle la nie. Ce qui met en évidence cette transformation, c'est le passage que l'homme exécute alors, de la vertu à l'ascétisme. Il ne lui suffit plus d'aimer les autres à l'égal de sa personne, et de faire pour eux ce qu'il ferait pour lui-même ; en lui naît un dégoût contre l'essence de la volonté de vivre, dont le phénomène est l'expression, contre cette essence qui est le fond et la substance d'un monde dont il voit la misère lugubre. Aussi la rejette-t-il, en tant qu'elle se manifeste en lui, et qu'elle s'exprime par son corps ; sa conduite dément ce phénomène du vouloir, et se met avec lui en contradiction ouverte. N'étant rien au fond, qu'un phénomène de la volonté, il cesse de vouloir quoi que ce soit, il se défend d'attacher sa Volonté à aucun appui, il s'efforce d'assurer sa parfaite indifférence envers toutes choses. – Son corps, sain et fort, exprime par ses organes de reproduction le désir sexuel ; mais lui, nie la Volonté, et donne à son corps un démenti ; il refuse toute satisfaction sexuelle, à n'importe quelle condition. Une chasteté volontaire et parfaite est le premier pas dans la voie de l'ascétisme, ou de la négation du vouloir-vivre ».

schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf, p. 566.

¹ Luther cite à ce propos la Lettre de Paul aux Éphésiens, II., en l'assortissant d'un commentaire de son cru : « notre conception et notre naissance sont pécheresses et ordurières ». Cité par Feuerbach, p. 486.

« Celui qui en est arrivé là ressent encore tous les désirs de la Volonté, en tant qu'il est un corps animé, et une manifestation du vouloir ; mais il les foule aux pieds exprès, il se contraint à ne rien faire de ce qui lui plairait à faire, et à faire tout ce qui lui déplaît, n'y eût-il à en attendre que ce seul résultat, de contribuer à la mortification de la Volonté ».

schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf,
p. 568.

« Comme lui-même nie la Volonté qui se manifeste dans sa personne, [l'ascète] ne s'opposera pas à ce qu'autrui fasse de même, c'est-à-dire à ce qu'on lui fasse tort ; aussi toute souffrance qui lui vient du dehors, qu'elle soit le fait du hasard ou de la malice d'autrui, est la bienvenue pour lui ; et de même pour les outrages, les offenses, les dommages de toute sorte ; il les accueille avec joie, y trouvant une occasion de se donner à lui-même la preuve que désormais il n'affirme plus sa volonté, qu'il prend volontiers le parti de quiconque est l'ennemi de cette manifestation de la volonté, sa personne. Il endure donc ces injures et ces souffrances-là avec une patience, une douceur inépuisables ; il rend pour le mal le bien, sans ostentation ; il ne laisse pas plus se rallumer en lui le feu de la colère que celui des désirs ».

Idem, p. 568-569.

« La misère de l'homme est le triomphe de la miséricorde divine ; la douleur qu'engendre le péché est la joie qu'engendre la sainteté divine ».

Feuerbach L., *L'essence du christianisme*, p. 379.

6. La répétition kierkegaardienne

Dans un texte intitulé « Le rapport à Dieu » Kierkegaard pousse l'anti-utilitarisme aussi loin qu'il est possible : « C'est cette conception du rapport à Dieu que, de nos jours, on a entendu exprimer diaboliquement par cette formule : Dieu est le mal. En d'autres termes, l'absolu, le rapport à cet absolu, l'idéal, etc. fait le malheur de l'homme en ce monde. Mais oui, dit le christianisme, c'est ainsi, mais l'absolu sauve pour l'éternité. Pourtant quand l'homme a totalement abandonné l'éternel, alors rien de plus logique, Dieu est le mal - Effroyable ! »

Kierkegaard S., *Journal*, trad. K. Ferlov et J.J. Gâteau, Paris, NRF-Gallimard, 1941,
vol. IV (1854-1855), p. 293-294.

« La souffrance non imposée mais librement assumée a en effet, à l'extrême pointe dialectique de sa responsabilité, cette autre douleur : Dieu fait sentir à l'homme qu'il l'a lui-même librement assumée ».

Journal, Extraits, trad. K. Ferlov et J.J. Gâteau, Paris, NRF-Gallimard, 1941,
vol. II (1846-1849), p. 212.

La répétition ou La reprise

« Il doit vraiment être de fait qu'au premier instant de l'amour la vie de celui qui l'éprouve soit finie, mais on doit aussi avoir la force vitale requise pour tuer cette mort et la changer en vie » *La reprise*, in : *Œuvres*, R. Laffont, 1993, p. 699). Et, un peu plus loin, regardant ce qu'il en est, cette fois pour la jeune fille, il écrit : « Elle avait imprégné tout son être et lui laissait un souvenir éternellement jeune. Elle avait joué un grand rôle dans sa vie en le rendant poète ; mais par là même elle avait signé son propre arrêt de mort »

(Ibid.).

7. On trouve chez Nietzsche un approfondissement dont nous ne saurions nous passer dans l'analyse de l'ascétisme. Cet approfondissement est celui du soupçon benthamien dont Nietzsche ne paraît pas se soucier, si toutefois il en connaît l'existence. En revanche, l'ironie nietzschéenne ajoute beaucoup à l'ironie benthamienne en mettant à l'épreuve la conception que Schopenhauer se fait de l'ascétisme.

« Toutes les grandes choses périssent par elles-mêmes, par un acte d' « auto-suppression » : ainsi le veut la loi de la vie, la loi du nécessaire « dépassement de soi-même » dans l'essence de la vie - toujours pour le législateur lui-même, fait par retentir l'arrêt 'patere legem quam ipse tulisti' <Assume la loi que tu as toi-même promulguée> ».

La généalogie de la morale, in : *Œuvres*, II, p. 887.

« Le philosophe a horreur du *mariage* et de tout ce qui pourrait l'y conduire - du mariage en tant qu'obstacle fatal sur sa route vers l'optimum - (ce n'est pas de sa route vers le bonheur que je parle, mais de sa route vers la puissance, vers l'action, vers l'activité la plus puissante, ce qui, de fait, dans la plupart des cas, est sa route vers le malheur). Ainsi le philosophe a horreur du mariage et de tout ce qui pourrait l'y conduire, - du mariage en tant qu'obstacle fatal sur sa route vers l'*optimum*. Parmi les grands philosophes lequel était marié ? Héraclite, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Schopenhauer - ils ne l'étaient point ; bien plus, on ne pourrait même se les *imaginer* mariés. Un philosophe marié a sa place dans *la comédie*, telle est ma thèse : et Socrate, seule exception, le malicieux Socrate, s'est, semble-t-il marié par ironie, précisément pour démontrer la vérité de cette thèse. Tout philosophe dirait, comme jadis Bouddha, quand on lui annonça la naissance d'un fils : « Râhoula m'est né, une entrave est forgée pour moi » (Râhoula signifie ici « un petit démon ») ».

Nietzsche F., *Œuvres*, II, p. 845.

Pereat mundus fiat philosophia, fiat philosophus, fiam <Que le monde périsse pourvu que soit la philosophie, pour que soit le philosophe, pourvu que je sois !>.

« On reconnaît un philosophe à ce qu'il évite trois choses brillantes et bruyantes : la gloire, les princes et les femmes. [...] Il fuit la lumière trop vive. [...] Quant à son « humilité », il s'accommode aussi, comme il s'accommode de l'obscurité, d'une certaine dépendance et d'un certain obscurcissement : bien plus, il craint le trouble de la foudre [...]. Ils demandent enfin assez peu de choses, ces philosophes, leur devise est : « celui qui possède est possédé » : et cela, je ne saurais trop le répéter, *non* par vertu, par une volonté méritoire de frugalité et de simplicité, mais parce que leur souverain maître l'exige ainsi avec sagesse, impérieusement : ce maître qui n'a dans l'idée qu'une seule chose et qui n'assemble, qui n'épargne que pour cela, temps, force, amour, intérêt ».

« Une vie ascétique est une autocontradiction : un ressentiment sans pareil domine, celui d'un instinct qui n'est pas satisfait, d'un désir de puissance qui voudrait se rendre maître, non de quelque chose dans la vie, mais de la vie elle-même, de ses conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus souterraines ; il s'agit d'une tentative d'user la force à tarir la source de la force ; on voit le regard haineux et mauvais se tourner même contre la prospérité physiologique, en particulier contre l'expression de cette prospérité, la beauté, la joie ; tandis que les choses manquées, rabougries, la souffrance, le malheur, la laideur, le dommage volontaire, la mutilation, les mortifications, le sacrifice de soi, sont ressentis et recherchés à l'égal d'une

jouissance. [...] « Le triomphe précisément dans la dernière agonie » : l'idéal ascétique a toujours combattu sous ce titre superlatif »².

Nietzsche F., *Œuvres*, II, 854.

« Supposons qu'une volonté aussi formelle de contredire et d'aller contre nature soit amenée à philosopher : sur quoi exercera-t-elle son arbitraire le plus subtil ? Sur ce qu'on a considéré comme vrai avec le plus de certitude : elle cherchera l'erreur à l'endroit même où l'instinct de la vie a le plus absolument placé la vérité. Par exemple [...] elle traitera d'illusion la corporéité et même la douleur ».

Idem.

« De même que nous avons vu le méchant, par l'obstination de sa volonté, endurer une souffrance intérieure, continuellement cuisante, ou bien, lorsque tous les objets du vouloir sont épuisés, apaiser la soif furieuse de son égoïsme dans le spectacle des peines d'autrui ; de même l'homme qui est arrivé à la négation du vouloir-vivre, si misérable, si triste, si pleine de renoncements que paraisse sa condition, lorsqu'on l'envisage du dehors, de même cet homme est rempli d'une joie et d'une paix célestes. Ce n'est pas, chez lui, cette vie tumultueuse, ni ces transports de joie, qui supposent et qui entraînent toujours une vive souffrance, comme il arrive aux hommes de plaisir ; c'est une paix imperturbable, un calme profond, une sérénité intime, un état que nous ne pouvons-nous empêcher de souhaiter, lorsque la réalité ou notre imagination nous le présente ; car nous le reconnaissons comme le seul juste, le seul qui nous élève véritablement ; et notre bon génie nous y convie, « *sapere aude* » [Ai le courage d'être sage !] ».

schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf, p. 578.

Un ascétisme lévi-straussien ?

« Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être celui de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. Loin que ce rôle lui marque une place indépendante et que l'effort de l'homme -même condamné- soit de s'opposer vainement à une déchéance universelle, il apparaît lui-même comme une machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désagrégation d'un ordre originel et précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive. Depuis qu'il a commencé à respirer et à se nourrir jusqu'à l'invention des engins atomiques et thermonucléaires, en passant par la découverte du feu – et sauf quand il se reproduit lui-même, l'homme n'a rien fait d'autre qu'allègrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration. Sans doute a-t-il construit des villes et cultivé des champs, mais quand on y songe, ces objets sont eux-mêmes des machines destinées à produire de l'inertie à un rythme et dans une proportion infiniment plus élevée que la quantité d'organisation qu'ils impliquent. Quant aux créations de l'esprit humain, leur sens n'existe que par rapport à lui, et elles se confondront au désordre dès qu'il aura disparu. Si bien que la civilisation, prise dans son ensemble, peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tentés de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est-à-dire de l'inertie ».

Lévi-Strauss C., *Tristes Tropiques*, Plon, Paris, 1955.

² Nietzsche, II, p. 854. Un peu plus loin, p. 856, on trouve une autre expression de la même idée : « L'idéal ascétique est tout l'opposé de ce que les admirateurs de cet idéal s'imaginent, - en lui et par lui, la vie lutte avec et *contre* la mort ».